S'évader vers la réalité. Sur la lecture et l'enseignement des lettres

Pierre Schoentjes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1110>

DOI : 10.4000/elfe.1110

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Pierre Schoentjes, « S'évader vers la réalité. Sur la lecture et l'enseignement des lettres », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1110> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1110>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

S'évader vers la réalité. Sur la lecture et l'enseignement des lettres

Pierre Schoentjes

Une littérature parmi d'autres

- 1 La Première Guerre mondiale a marqué le début de la perte d'influence de la France – et du français – sur la scène internationale. S'il a fallu trois quarts de siècle pour que cette réalité fasse son chemin dans les consciences françaises, la suprématie du monde anglo-saxon dans le monde économique mais aussi culturel est aujourd'hui un fait acté par tous, y compris par ceux qui mettent en avant l'« exception culturelle » pour pointer une supposée singularité. Dans le domaine des arts, la manière dont l'anniversaire de la mort de Shakespeare a été commémoré en 2016 a offert une illustration probante de la domination de l'anglais, éclipsant d'ailleurs les commémorations du décès de Cervantes. Comparé même aux célébrations de l'auteur du *Quichotte*, le tricentenaire de la mort de Racine en 1999 passe pour un non-événement absolu.
- 2 Un déclinisme généralisé semble s'emparer de la France en ce début de XXI^e siècle. Les regards nostalgiques se tournent d'une part vers un passé de grandeur dont les ors et le cérémonial qui entoure le Président de la République – incongru dans une démocratie moderne – tentent de faire durer l'illusion, de l'autre vers un certain bonheur provincial qu'illustrent des films comme *Les Choristes* ou *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. Le mal est-il réel ou d'apparence seulement ? Tout politicien se doit naturellement de s'y opposer avec force, l'optimisme et le volontarisme étant pour eux des postures indépassables. Mais les essayistes et les pamphlétaires multiplient des prises de position moins lénifiantes, s'interrogent pour savoir si le déclinisme est une conséquence ou une cause de la spirale descendante dans laquelle le pays se trouve pris. Les plus populistes, qui ne sont pas les moins écoutés, n'hésitent pas à surenchérir et pointent dans la direction d'une authentique décadence.
- 3 Une série de poupées gigognes revêt les habits du déclinisme : le désamour pour la littérature hexagonale, qui rayonne peu parce qu'elle est peu visible en anglais, prend

place à l'intérieur de l'affaiblissement du rayonnement de la culture française, qui s'explique à son tour par la perte de pouvoir politique, économique et militaire de la France. À l'étranger, il fut une époque où l'on apprenait le français afin de pouvoir lire Proust, l'on a cru ensuite pouvoir enseigner le français en lisant Proust avant de se rendre compte qu'il était plus efficace d'apprendre le français à partir de textes non littéraires : c'était le bon sens même. Aujourd'hui le risque est grand de voir tout simplement disparaître l'enseignement du français même dans des pays où il était très présent : à l'ère de la mondialisation l'anglais, nouvelle *lingua franca*, offre jusque dans le domaine culturel un plus grand nombre d'opportunités.

- 4 Si toutefois l'on en reste à la situation de la France, l'on ne peut que s'étonner du pessimisme dont les littéraires font preuve. Il faut être Français, et habitué à un environnement où la littérature a pu jouir d'un prestige plus grand encore, pour ne pas se rendre compte que beaucoup d'étrangers envient l'estime dans laquelle la France tient toujours ses écrivains et ceux qui se consacrent à leur étude. Alors que dans la plupart des pays l'on peut parfaitement accéder à la réussite sociale sans guère avoir de lectures, les Français continuent à attendre de leurs élites qu'elles aient des vues sur la littérature, fût-ce pour agrémenter la conversation des dîners en ville ou pour émailler les discours politiques.
- 5 La pluie de critiques, plus exactement les tonneaux de mépris, que les élites culturelles ont déversés sur Nicolas Sarkozy quand celui-ci a osé railler le fait que *La Princesse de Clèves* figurait au programme d'un concours d'attaché d'administration ou quand quelques années plus tard il a malencontreusement prononcé Roland « Barthesse », sont illustratifs de la manière dont les Français continuent à valoriser la culture littéraire. Toute la polémique a concerné la déliquescence de la culture littéraire chez les plus hauts responsables politiques, avec force rappels de cet homme de grande culture qu'était François Mitterrand, sans que l'on s'interroge véritablement sur le fond. L'hostilité que Sarkozy cristallisait entraînait certes pour beaucoup dans la violence des réactions, mais il aurait été intéressant d'aborder de front la question de savoir si la culture littéraire est de première importance pour un fonctionnaire, qu'il soit employé des postes ou président de la République. Il existe de nombreux pays, de la Belgique aux États-Unis, où l'on n'attend semblables connaissances ni des hommes politiques, ni des employés d'état, ni des chefs d'entreprise : l'économie et la politique ne s'en portent pas nécessairement plus mal. Et s'il s'agissait de défendre la place des lettres, il aurait été intéressant de savoir si la lecture – prenons, pas tout à fait au hasard – du roman de Laurent Mauvignier *Des hommes*, paru en 2009 et qui revient sur l'époque de l'Algérie française, ne constituerait pas un choix plus judicieux, susceptible d'amener les futurs fonctionnaires à penser le monde de manière plus adéquate qu'une œuvre éminemment patrimoniale comme celle de Mme de Lafayette.

« Vertus » de la littérature

- 6 Peu de pays au monde peuvent en vérité se targuer d'accorder une place aussi importante à la culture, et au monde des lettres en particulier. Il n'en demeure pas moins que pour la génération d'universitaires qui a connu pendant les années soixante-dix l'apogée des sciences humaines, la situation actuelle peut paraître préoccupante. Le prestige de la littérature est affaibli et le nombre d'étudiants qui se tournent vers des études de lettres est en recul constant. Le désir de combattre pour une cause qu'ils

considèrent comme essentielle conduit certains à affirmer la primauté de la lecture ; ainsi Danielle Sallenave dans le *Don des morts* (1991) :

Quelque chose de terrible et de monstrueux, quoique entièrement invisible, et qui affecte les âmes comme une maladie, un manque, une carence qui affecte et détruit les corps. Ceux à qui les livres ont manqué, il leur manquera toujours la pensée, l'expérience élargie, et la vie qui s'ouvre... Ceux qui n'ont jamais eu de livres, ce sont ceux qui n'ont pas de monde¹.

La position peut surprendre qui, sous prétexte de défendre le livre, exclut du monde ceux qui n'ont pas de lectures... et ce alors même que l'immense majorité de l'humanité a longtemps été totalement illettrée et que les lecteurs au sens où Sallenave l'entend constituent aujourd'hui toujours une minorité infime de privilégiés. Il est raisonnable d'admettre que l'homme ne peut se passer d'histoires, de fictions, mais à l'évidence celles-ci peuvent indifféremment être portées par des récits oraux, par des films ou par des jeux vidéo, voire par la seule rêverie. Mais est-il légitime que des (grands) lecteurs excluent les non-lecteurs de l'humanité authentique ? Il semble parfaitement possible de trouver un sens à la vie sans recourir aux livres.

- 7 Dans une perspective semblable mais englobant un horizon plus vaste, Martha Nussbaum a pointé plus récemment l'importance des humanités pour les démocraties modernes, soulignant que si la poursuite du pur profit continue

nations all over the world will soon be producing generations of useful machines, rather than complete citizens who can think for themselves, criticize tradition, and understand the significance of another person's sufferings and achievements. The future of the world's democracies hangs in the balance².

Si la vision de Nussbaum est intéressante dans la mesure où elle exige que nous définissions ce qui prime au-delà de l'importance patrimoniale des œuvres et la manière dont nous les traduisons dans les priorités de l'enseignement, sa confiance dans les humanités semble malgré tout excessive. La philosophe ne montre en effet nulle part dans son ouvrage que les époques où les humanités se portaient mieux qu'aujourd'hui aient été plus démocratiques, et il serait malheureusement assez facile d'avancer un grand nombre de contre-exemples même dans un passé récent.

- 8 À une époque où la France se sent menacée dans son identité spécifique, les mérites de la littérature sont souvent rappelés pour montrer la capacité qu'elle a de rassembler autour d'un savoir partagé, d'un héritage, ceux à qui il n'était pas dévolu de naissance. Il est certain que l'enseignement de la littérature a longtemps été un des rouages les plus efficaces de la machine à fabriquer des Français. Il explique l'importance des textes d'idées dans les manuels, soit qu'ils expriment une spécificité du génie de la nation, soit qu'ils portent l'universalisme né des Lumières et qui fonde la République laïque moderne. Peu d'autres pays, même ceux qui comme l'Angleterre connaissent une riche production littéraire au fil des siècles, donnent une place aussi importante dans la formation de la jeunesse à des textes équivalents disons au *Discours de la Méthode* ou au *Contrat social*. L'enseignement de la littérature est certes un lieu de l'apprentissage du goût, mais en France il a toujours été pensé aussi comme lieu de l'enseignement de la citoyenneté.
- 9 En 2009 Danielle Sallenave, pour revenir à elle, a fait une brève visite à un collège de Toulon pour rencontrer des jeunes élèves en difficulté, lisez : issus de l'immigration. Elle imagine que l'enseignement des lettres est ce qui leur permettra de trouver leur place dans la société :

L'instruction doit mettre au premier plan la formation de citoyens éclairés. Ce qui est bien autre chose que ce qu'on appelle aujourd'hui un apprentissage « citoyen » ce mixte d'écologie et de devoir de mémoire³.

Il ne fait aucun doute que c'est dans les grands textes français, et leur approche traditionnelle, que Sallenave met tous ses espoirs. Il suffit pour s'en assurer de voir comment elle égratigne systématiquement ce « curieux mélange d'antiracisme et de tri sélectif des déchets qui sévit dans nos écoles » (*ibid.* p. 129). Derrière « intégration » c'est « assimilation » qu'il faut comprendre ; si l'on en doutait, il suffit de voir la moue méprisante que l'auteur affiche quand une enseignante lui rapporte que *La Métamorphose* de Kafka est « un bouquin qui apprend à accepter l'autre, l'étranger, celui qui est différent » (*ibid.* p. 128).

- 10 Les attentats commis par l'islamisme radical, en France et en Belgique, ont réactualisé de manière aiguë les interrogations liées à la responsabilité de l'école, et le rôle que la transmission de la littérature peut jouer dans la formation des idées de tolérance. Hélène Merlin-Kajman rejoint les positions de Sallenave dans un ouvrage récent, intitulé *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre : la littérature* (2016). Malgré son titre ce livre n'a rien d'un pamphlet zadiste, c'est un travail d'universitaire qui entend défendre l'héritage littéraire et qui s'adresse à un public académique au demeurant largement acquis à cette cause. Du constat de la massification de l'enseignement, l'essayiste glisse au défi que pose

notamment l'intégration des élèves provenant de l'immigration récente. Cette intégration, qui passe bien souvent par l'abandon de la langue maternelle, l'arrachement à une communauté protectrice, représente une souffrance qu'il serait non moins injuste d'ignorer que de vouloir supprimer. En revanche, la lecture littéraire me paraît propre à aider les individus, dans la singularité de leurs trajets, à se frayer un chemin, à s'établir dans le langage, dans la société⁴.

L'idée, exprimée avec beaucoup de précaution par un auteur marqué par la psychanalyse, attentif aux différentes formes de douleurs et hostile à toute prédication laïque, retrouve celle de Sallenave, même si elle semble moins identitaire. La lecture, celle des grands textes du moins, constitue un moyen privilégié pour intégrer les jeunes des banlieues et en faire des citoyens à part entière de la société française. Or, il y a fort à parier que même les cours de littérature donnés avec le plus de passion soient de peu de poids en regard des facteurs socio-économiques qui rendent aujourd'hui extrêmement difficile – voire impossible – l'accès des jeunes défavorisés à un emploi durable. Les enseignants de lettres que nous sommes ne se donnent-ils pas bonne conscience à bon marché lorsqu'ils affirment participer par leur action à l'émancipation des plus démunis ? Il y a longtemps que l'ascenseur social ne passe plus par la littérature. Les vertus traditionnelles des livres prônées par les défenseurs des humanités sont d'ailleurs audibles essentiellement à l'intérieur du monde universitaire et culturel, et les échos que les prises de position suscitent débouchent rarement sur des actions concrètes. Les universitaires ne parlent-ils pas trop souvent entre eux en faisant semblant qu'il y a quelqu'un pour les écouter ?

Les littéraires dans l'université

- 11 À première vue les universités semblent compter parmi les institutions les plus durables de nos sociétés : les plus anciennes d'entre elles – Bologne, Oxford – peuvent se prévaloir d'une existence de près de mille ans. Mais derrière cette continuité d'apparence, les changements ont été majeurs, le dernier en date ayant été le

basculer vers la domination des disciplines que les anglo-saxons regroupent sous l'acronyme STEM : science, technologie, ingénierie et mathématique. Contrairement aux spécialistes de ces disciplines dont les retombées pour la société sont importantes, les littéraires ont de plus en plus besoin de se légitimer auprès des contribuables. Certainement en période de crise, ceux-ci rechignent à payer pour ce qui peut apparaître comme une activité à faible plus-value quand elle n'est pas considérée comme un luxe superflu. Le public demande des comptes : l'augmentation des charges administratives, la bibliométrie galopante, les évaluations toujours plus nombreuses de la recherche sont les indices que la société attend aujourd'hui des justifications dont elle se passait hier encore.

- 12 La légitimité de l'étude de la littérature n'apparaît plus de manière aussi manifeste aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, quand rayonnaient les grandes figures de l'existentialisme ou même à une époque plus récente lorsque le structuralisme redéfinissait en profondeur les humanités, leur donnant du même coup un prestige renouvelé. À l'intérieur des sciences humaines et sociales toutes les disciplines ne sont pas touchées de la même manière : la psychologie, par exemple, et l'histoire capitalisent une confiance plus grande. Pour tenter de comprendre les raisons de la suspicion dans laquelle les études de lettres sont tenues, il est utile de s'arrêter un instant à leur spécificité à l'intérieur de l'ensemble des disciplines académiques, dont le rôle est de transmettre un savoir et de l'augmenter.
- 13 Dans le domaine qui est le nôtre, l'enseignant chercheur combine en réalité deux activités différentes : la première porte sur le savoir et sa transmission, la seconde est centrée sur le jugement et l'interprétation. La première tâche est souvent assimilée à l'étude « scientifique », même si cette démarche n'est pas comprise dans l'étude des lettres comme dans les autres sciences humaines et sociales. En règle générale, celles-ci sont plus empiriques et elles se fondent aujourd'hui volontiers sur la statistique. Il va de soi que l'étude des lettres ne répond pas aux exigences de prédictibilité, de reproductibilité et de falsifiabilité que l'on attend des sciences exactes. La seconde tâche est l'activité critique, qui fait de l'universitaire un acteur important de la mise en contexte des œuvres : occupant une position privilégiée – ne fût-ce que par le temps dont il dispose – il évalue les œuvres et les explique afin qu'elles deviennent accessibles à un plus grand nombre de lecteurs.
- 14 Comme scientifique l'enseignant-chercheur en littérature transmet une série de connaissances en matière d'histoire littéraire selon un canon ancien et qui se modifie peu. Le but est de rendre disponible à chaque génération un héritage afin de le garder suffisamment vivant pour que chacun puisse y revenir à loisir. L'analyse littéraire, qui s'est toujours exercée en France au plus près du texte et avec le souci de servir l'œuvre, constitue un auxiliaire précieux dans ce cadre : même sous la forme d'un commentaire de texte, elle garde toute sa valeur dans la mesure où elle assure la primauté au texte. Prenant appui sur des œuvres patrimoniales, ce travail « scientifique » est toujours problématisant mais il garde néanmoins une dimension descriptive importante : la philologie ancienne et la génétique contemporaine, l'histoire (littéraire), la stylistique, l'analyse du discours ou la narratologie peuvent se ranger de ce côté.
- 15 Arrêtons-nous un instant à cette dernière discipline, développée par Gérard Genette et qui a connu un succès important et durable, fût-ce parfois dans sa version la plus scolaire, qui la réduit à une simple terminologie. Si *a priori* la méthode pouvait s'appliquer à n'importe quel texte, fût-il non littéraire, c'est le choix de la *Recherche*,

œuvre canonique s'il en est, qui a participé au succès de l'approche. La légitimité de la narratologie a d'abord été garantie par le fait que Genette est un lecteur exceptionnel et que sa grille de lecture a fait découvrir un Proust insoupçonné.

- 16 Quelle que soit son orientation précise, la part de la recherche scientifique s'adresse à un public limité, composé pour l'essentiel d'autres universitaires francophones... les Anglo-saxons publiant aujourd'hui en anglais, aussi sur la littérature française. La spécialisation de plus en plus grande, et que les doctorants sont obligés de maîtriser de plus en plus jeunes, fait que leurs travaux ne sont pas accessibles au grand public cultivé.
- 17 Or, toute spécialisation pointue est quelque part ennemie de la culture, dont la vocation est de toucher une audience large. Plus la recherche se professionnalise, moins elle participe de l'univers culturel : les deux versants du travail des littéraires suscitent fréquemment des conflits qui peuvent poser des problèmes de légitimité. Dans son travail d'évaluation et d'interprétation des œuvres, l'activité de l'universitaire ne diffère en effet pas fondamentalement de celle du journaliste de la presse littéraire spécialisée. Il s'agit de déterminer quelles œuvres méritent que l'on s'y arrête et pour quelle raison, de les placer dans un ensemble historique et contemporain, d'en dégager un sens, pointer des influences, souligner des résonances, donner envie de lire.... Dans la mesure toutefois où il n'existe pas en France l'équivalent du *Times Literary Supplement* ou de la *New York Review of Books*, le travail de l'universitaire continue à s'imposer comme infiniment plus fouillé que celui des journalistes des suppléments littéraires des grands quotidiens ou des magazines spécialisés. À de rares exceptions près ceux-ci, peu rémunérés en comparaison de leurs homologues américains et obligés d'écrire leurs articles très rapidement, apparaissent aujourd'hui de plus en plus comme des porte-parole des grandes maisons d'édition, quand ils ne sont pas inféodés à un tout petit cénacle médiatico-intellectuel parisien.
- 18 Mais l'universitaire ne fait pas qu'écrire ; son travail passe aussi, et peut-être d'abord, par l'enseignement. Si l'on exclut les grandes figures critiques de référence – qui à notre époque sont de moins en moins nombreuses, si encore il en existe – la plupart des universitaires touchent un public infiniment plus vaste par leurs cours que par le biais de leurs publications, habituellement confidentielles. Leurs paroles ont plus de poids que leurs écrits. À ce titre, il serait bon de repenser l'enseignement de la littérature selon d'autres critères que la préparation à des concours nationaux. L'enseignement mérite incontestablement d'être valorisé dans le parcours des enseignants-chercheurs. Cela demande toutefois qu'on le fasse évaluer aussi par les étudiants, qui en sont les premiers bénéficiaires et méritent d'avoir leur mot à dire, comme c'est d'ailleurs le cas dans les autres pays européens.
- 19 Même si à chaque génération un important travail de (ré)évaluation s'opère sur le canon, la question du jugement littéraire concerne en priorité les universitaires qui se concentrent sur la littérature contemporaine. Il n'y a pas longtemps, cette littérature était absente des amphithéâtres : seuls les écrivains morts avaient droit d'université. Il a fallu la proximité des écrivains de la génération du Nouveau Roman avec leurs critiques théoriciens pour que la situation évolue, en particulier grâce au fait que les écrivains se montraient au moins aussi attentifs à la modélisation théorique proposée par la nouvelle critique que celle-ci était curieuse des inventions formelles des nouveaux romanciers. La France a néanmoins mis beaucoup plus longtemps que les pays anglo-saxons ou latino-américains pour permettre aux auteurs contemporains

d'entrer dans les amphithéâtres. Leur présence, physique aussi car les écrivains sont fréquemment invités à l'occasion de séminaires ou de colloques, est non seulement bien réelle mais leur parole retrouve encore une autorité qu'elle n'avait pas à l'époque structuraliste où c'était le texte qui était considéré comme premier porteur du sens.

La littérature vivante

- 20 La présence toujours plus grande que la littérature contemporaine occupe dans l'université fait que la part « critique » de l'universitaire l'emporte de plus en plus fréquemment sur son statut de « scientifique ». Le contemporanéiste est de plus en plus celui qui évalue la littérature et ouvre pour un auteur l'accès au canon, et il le fait à partir de critères d'exigence stylistique et intellectuelle qui lui ont été transmis par sa propre formation. Ce n'est pas un hasard si des écrivains comme Pascal Quignard, Pierre Bergounoux ou Pierre Michon, qui écrivent dans une certaine tradition classique, se trouvent valorisés par le monde académique tandis qu'un auteur comme Michel Houellebecq, bien plus visible auprès du grand public et très étudié à l'étranger, est assez largement boudé par l'université française.
- 21 Depuis la disparition des grandes revues qui avaient longtemps contribué à façonner le goût du public, ce sont aujourd'hui les universitaires qui apparaissent de plus en plus comme les prescripteurs de ce qui mérite d'être lu. Beaucoup d'entre eux tirent de ce travail d'évaluation, qui va de pair avec des interprétations extrêmement fouillées, une satisfaction importante. Il suffit de voir comment sont établis les articles Wikipedia qui leur sont consacrés. Rares sont les notices qui donnent à lire « Untel –les femmes sont hélas peu nombreuses, ou moins adeptes de l'autopromotion par personne interposée– est un universitaire »... ; dans l'immense majorité des cas la notice commence ainsi : « Untel est essayiste (français), critique » suivi ensuite seulement par la mention « et professeur à » telle ou telle université !
- 22 Le travail critique et l'écriture apparaissent d'abord, la qualité de professeur venant après seulement, celle d'enseignant est toujours passée sous silence, et ce alors même que c'est de sa position comme enseignant-chercheur que l'intéressé tire ses revenus : ces critiques ne sont pas des rentiers ou des essayistes qui vivent de leur plume. Cette situation s'explique évidemment par le prestige que la France accorde toujours aux choses de l'esprit : il peut ainsi apparaître plus gratifiant d'être qualifié d'écrivain que de professeur – le professeur restant un fonctionnaire.
- 23 Ces formulations sont révélatrices de la tension qu'un universitaire éprouve entre ses deux identités, de moins en moins compatibles dans l'université moderne : comme scientifique il est censé appliquer des méthodes reconnues, s'ouvrir aux nouvelles technologies, travailler en équipe, soumettre des projets de recherche selon des modalités qui sont à l'origine prévues pour les sciences exactes ; comme critique il reste d'abord un lecteur solitaire, qui s'efforce de construire un sens à partir d'une bibliothèque intérieure. L'image romantique le montre inspiré devant une table de travail entourée de rayonnages de livres, distillant un savoir nouveau à partir d'amples lectures ; la vision cynique le présente devant l'ordinateur, mettant en fiches des livres d'autrui pour ensuite les ré-agencer dans un nouveau livre, qu'il signera de son propre nom.
- 24 Mais en réalité les deux images se rejoignent sur l'essentiel : la critique littéraire se fait en solo et demande du temps et d'amples lectures. Le critique considère l'héritage

culturel disponible et le prolonge mais plutôt que d'ajouter un élément neuf à cet ensemble sous la forme d'une nouvelle œuvre, comme le font les artistes créateurs, il tente de déterminer ce qui dans la production mérite l'attention puis s'efforce de pointer les relations entre les éléments. Le critique interroge la signification qui se dégage de ces rapprochements, conscient que ce qui est isolé n'a pas de sens. Il lui arrive, très fréquemment même, de se tromper dans l'une comme dans l'autre de ces activités. Est-ce que cela affaiblit la légitimité de son travail ? Pas vraiment. Il en a toujours été ainsi et les médias donnent quotidiennement la parole à des universitaires spécialistes des domaines les plus divers, de l'économie au terrorisme en passant par la psychiatrie, et qui font des déclarations démenties par les événements du lendemain, sans que l'on s'en offusque outre mesure ou que l'on décrédibilise leur domaine de spécialisation.

- 25 Dès lors que les littéraires maintiennent disponible un héritage, l'élargissent en incluant la production artistique contemporaine et proposent des outils pour interroger cet univers, ils respectent leur contrat avec la société.

La place des « théories »

- 26 Le public, même non spécialisé, bénéficie des travaux des littéraires dans la mesure où ces derniers médiatisent le sens des œuvres ou contribuent à sélectionner à l'intérieur d'une production littéraire de plus en plus abondante ce qui mérite l'attention. Pourtant, depuis les années soixante-dix et le tournant formaliste, les observateurs pointent de plus en plus le divorce entre les spécialistes et le grand public cultivé. Alors que jusque dans les années soixante les universitaires et les lecteurs cultivés partageaient en gros les mêmes lectures et qu'ils échangeaient dans un même langage, l'apparition d'une écriture plus formaliste et d'une parole universitaire plus théorique a creusé le fossé. Les réactions d'une presse à grand tirage qui a salué le Prix Nobel de Claude Simon en soulignant qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre à la portée de tous ceux qui savaient lire, est révélatrice de cette rupture. Même si avec le retour récent au romanesque et à la psychologie, qui rend la production romanesque contemporaine plus accessible que ne l'était celle à l'époque du Nouveau Roman, la distance entre lecteurs occasionnels et lecteurs spécialisés reste importante.
- 27 Le formalisme et la déconstruction – pour ne pas user ici du qualificatif « post-moderne » dont la pertinence dans le contexte français n'est pas avérée – ont selon des modalités différentes mis en avant l'autoréférentialité de l'œuvre d'art, sa non-transitivité. Malgré les débats anciens autour des différences qui séparent réel et réalité, représentation et mimésis, le rapport de la littérature au monde concret n'avait jamais été mis si violemment en question qu'au cours des cinquante dernières années. D'une conception qui valorisait le fait que la littérature parlait d'abord de littérature, le paradigme dominant a progressivement glissé vers une conception plus radicale encore qui soutenait, aidée par la *New Historicism*, que la réalité était une construction de nos discours et pas de nos sens. La déconstruction, pensée par des penseurs français mais qui a triomphé surtout dans les départements de littérature (anglaise) aux États-Unis, est devenue une sorte de nouvelle vulgate académique.
- 28 Parallèlement, l'on a assisté à une production littéraire qui favorisait les jeux sur la langue, minimalistes ou baroques selon les auteurs, les constructions narratives élaborées, une intertextualité complexe... autant d'éléments qui, malgré leur dimension

ludique souvent revendiquée, étaient susceptibles d'effrayer le public, même cultivé. De manière assez caractéristique, celui-ci ne s'est mis à véritablement apprécier ces procédés que lorsqu'ils ont été popularisés par un cinéma comme celui de Quentin Tarantino.

- 29 Pour étudier cette production dont l'exigence passait par des formes nouvelles, différentes approches nouvelles se sont développées, de la textique ricardolienne aux théories qui règnent aujourd'hui dans les études culturelles. Ces « théories » qui prolifèrent dans les départements de lettres ont peu de rapports avec la théorie telle qu'on la conçoit dans les sciences exactes ou expérimentales. La situation est ici en tous points parallèle à l'ambiguïté qui entoure le terme de « scientifique » appliqué aux littéraires. En littérature, ces approches consistent pour l'essentiel en un vocabulaire – leurs détracteurs parlent plus volontiers de jargon – qui porte une idéologie, habituellement progressiste : c'était déjà le cas de la critique marxiste, ça l'est toujours aujourd'hui des études postcoloniales. Critiques mais généreuses, ces perspectives prennent en considération d'abord ceux qui souffrent en raison de leur position sociale, de leur race, de leur sexe ou de leurs préférences sexuelles. S'il est certainement possible de les acclimater à la spécificité française, leur introduction telle quelle risquerait de n'introduire que leurs défauts : elles conduisent souvent à faire l'économie de la lecture des œuvres, négligent l'étude de l'écriture au profit de celle des problématiques et s'installent volontiers dans le confort moral propre à celui qui prend la parole au nom des opprimés. Mutatis mutandis, ces menaces guettent aussi les approches qui se pratiquent en France : l'actualité étonnamment durable de la critique psychanalytique, l'omniprésence des lectures foucaaldiennes et plus généralement la prédominance de la philosophie sont des indices que l'étude des lettres imagine ici aussi devoir trouver un point d'appui à l'extérieur de l'univers strictement littéraire.
- 30 Aux États-Unis, l'idéologie sous-jacente aux études culturelles, et qui accorde une place importante aux victimes, a été une manière de créer de nouvelles passerelles entre le monde universitaire et un public cultivé, composé pour une part importante d'intellectuels libéraux. Cela a aussi été l'occasion de fédérer autour de méthodes des lecteurs qui ne partageaient plus les mêmes lectures. La situation française est trop différente pour pouvoir espérer les mêmes bénéfices et, fort heureusement, il y existe toujours un fonds littéraire suffisamment partagé pour que les lecteurs puissent dialoguer sur base de la lettre des œuvres plutôt qu'en s'appuyant sur des idées portées par la littérature secondaire.
- 31 Du coup la théorie telle qu'elle se pratique en France est, en raison du vocabulaire inaccessible dont elle se sert, de nature à maintenir à l'écart les lecteurs ordinaires. Tzvetan Todorov, qui déplorait – outre la domination d'une littérature et d'une critique formalistes – la prédominance de romans nihilistes ou relevant de l'autofiction, n'avait pas tort quand il donnait raison au « lecteur ordinaire »,
qui continue de chercher dans les œuvres qu'il lit de quoi donner sens à sa vie, [...] contre les professeurs, critiques et écrivains qui lui disent que la littérature ne parle que d'elle-même ou qu'elle n'enseigne que le désespoir. S'il n'avait pas raison, la lecture serait condamnée à disparaître à brève échéance [...] La réalité que la littérature aspire à comprendre est [...] l'expérience humaine⁵.
- 32 Mais il se trompait aussi... D'abord parce que lire c'est moins donner un sens à sa propre vie qu'à celle d'autrui, de tous ces autres qui nous resteraient pour la plupart totalement étrangers si la littérature ne nous en renvoyait pas les multiples images. Mais aussi parce que le choix que Todorov fait de ne pas citer des noms d'auteurs dans

son pamphlet, afin d'éviter les attaques ad hominem, lui fait perdre de vue que les « lecteurs professionnels » ne font pas qu'interpréter la littérature selon une grille qu'il réproche, mais qu'ils sont aussi responsables de la sélection. Or, la différence entre le lecteur ordinaire et le lecteur professionnel n'est pas seulement qu'ils jugent la littérature à l'aune de critères différents, mais aussi qu'ils ne lisent pas les mêmes livres. Le lecteur ordinaire ne lit pas Pierre Michon, Jean-Philippe Toussaint ou Christine Angot, ni même Le Clezio ou Modiano : il lit Marc Lévy, Guillaume Musso, ou Jean d'Ormesson. Les lecteurs « ordinaires » ont incontestablement raison de chercher dans leurs lectures ce qui peut les aider à donner un sens à la vie, mais ils se servent des mauvais instruments pour le faire. Ils plébiscitent des auteurs qui apportent des réponses souvent attendues en empruntant des formes conventionnelles plutôt que de se tourner vers des écrivains qui interrogent le monde à partir de perspectives originales et prenant le risque des formes nouvelles.

L'ouverture de l'éventail des œuvres

- 33 La question de la manière dont on lit n'a en réalité pas de sens si elle est séparée de celle du choix, de la sélection, des lectures. L'enseignement des lettres au lycée et à l'université assure incontestablement la visibilité d'un patrimoine, fortement aidé en cela par des programmes et des concours centralisés et qui valorisent la tradition nationale. Toutes catégories sociales ou professionnelles confondues, un Français se pensera toujours plus Français à travers les grands textes de son passé qu'un Belge, qu'un Américain ou qu'un Anglais, pour prendre au moins une autre nation où la littérature a fourni des chefs-d'œuvre à toutes les époques de l'histoire.
- 34 Cette connaissance reste superficielle chez la plupart des Français mais elle constitue néanmoins le noyau d'une culture. Qu'une émission comme *Les Grosses Têtes*, dont la formule repose sur un dosage – on ne dira pas subtil – entre actualité, culture et grivoiserie est significatif au plus au haut point de cette particularité. Comme l'est plus encore le fait que des écrivains de renom et des membres de l'Académie française participent à ces émissions comme invités et parfois même en tant que sociétaires. Les Français aiment exprimer leur identité à travers une conversation – fût-ce de comptoir – qui accorde une place importante à une culture littéraire largement partagée.
- 35 L'université, quand elle ne se consacre pas à son travail patrimonial mais accorde, en regardant vers la littérature contemporaine, une place à la culture vivante, n'opère évidemment pas les mêmes choix que Philippe Bouvard à l'époque. D'ailleurs, si la culture du plus grand nombre coïncidait avec celle de personnes qui se consacrent par profession aux lettres, l'enseignement de la littérature à l'université serait absolument inutile. Cet enseignement ne se justifie que dans la mesure où l'on propose un ensemble d'œuvres différent, jugé meilleur par les spécialistes pour des raisons dont ils s'expliquent dans leurs cours et leurs publications. L'université pose des questions que le grand public ne se pose pas et à partir de formes d'écritures vers lesquelles le lecteur moyen ne se tournerait pas spontanément.
- 36 L'accusation d'élitisme qui touche si fréquemment les lettres françaises contemporaines est liée à cette question de champs distincts. Les universitaires sont accusés de ne se consacrer qu'aux écrivains les plus « exigeants » et en particulier ceux qui partagent avec eux un savoir qui n'est transmis qu'à un nombre de personnes extrêmement restreint, à commencer par ceux qui ont réussi le concours de

l'agrégation ou sont d'anciens élèves de l'École Normale supérieure, les deux supposés sommets de formation des littéraires en France.

- 37 Le reproche est souvent outré et la légitimité d'une littérature plus érudite ne saurait être mise en question ; au ^{xx}^e siècle on peut en remonter le fil au moins jusqu'à Paul Valéry ou T.S. Eliot. Ce qui par contre pose problème, c'est qu'à une époque où de plus en plus de personnes désireuses de devenir écrivain – ce qui n'est pas la même chose que de vouloir écrire – et où des centaines et des centaines de romans sont déversés sur le marché à chaque nouvelle rentrée littéraire, la sélection est devenue éminemment complexe, certainement pour ceux qui désirent découvrir d'autres auteurs que les quelques élus que les éditeurs favorisent à grand renfort de publicités. Soucieux de se démarquer des choix du grand public, les universitaires se tournent vers des romans qui font résonner un univers qu'eux-mêmes ont appris à connaître pendant leurs études et qui fait la part belle aux finesses de l'écriture et à l'érudition implicite. L'habile positionnement des éditions de Minité est illustratif de cette spécificité française : cet éditeur, qui a publié par le passé certains des auteurs les plus importants du ^{xx}^e siècle, parvient par un calibrage adroit de son catalogue à convaincre systématiquement les universitaires que tous les nouveaux titres constituent des objets d'études légitimes. On peut évidemment en douter, mais quoi qu'il en soit, il y a là l'indice d'un certain conformisme de la part du monde académique. Il n'existe sans doute pas de style Minité, mais pour être différentes, les attentes des universitaires ne semblent pas beaucoup plus difficiles à anticiper que celles du grand public.
- 38 Rien d'étonnant ni de choquant si ce n'est que les universitaires opèrent leur sélection sur un nombre de critères trop restreint, en premier lieu desquels figure cette volonté de privilégier une forme de bien-écrire reposant sur des connaissances littéraires, historiques et philosophiques pointues, celles précisément que les élites issues des concours et des grandes écoles ont appris à maîtriser.
- 39 Une ouverture du champ est souhaitable, qui ne doit pas aller jusqu'à incorporer des auteurs à succès comme ceux mentionnés précédemment, mais qui, au-delà des supposés « écrivains majeurs » – susceptibles toutefois de vaciller rapidement sur leur socle, la fortune universitaire d'un Michel Tournier ou d'un François Bon en témoigne – accueillerait aussi les auteurs sur lesquels l'unanimité ne se fait pas automatiquement. Soit Marie NDiaye et Marie Darrieussecq, et sans qu'on les oppose de prime abord dans un rapport hiérarchisé.
- 40 Dans le panthéon personnel que chaque universitaire établit pour lui-même figurent une série d'écrivains qu'il lit avec intérêt et dont il suit l'œuvre au fil des années. Son collègue proche peut parfaitement les juger de moindre importance, voire les tenir en piètre estime. Philippe Djian, Philippe Claudel et Philippe Delerm – pour retenir après les Marie quelques auteurs masculins hexagonaux qui portent le même prénom – comptent parmi ces écrivains qui sont largement lus mais qui dès lors qu'il s'agit de leur consacrer des cours ou des recherches suscitent des réserves. Ils sont extrêmement nombreux à subir ce sort, là où leurs équivalents en Angleterre, aux États-Unis ou en Amérique latine sont abondamment étudiés dans les universités. Se tourner vers leurs œuvres élargirait non seulement le domaine des lettres, mais multiplierait encore les approches possibles dans la mesure où leur manière de problématiser le monde invite à des discours différents de ceux que l'on peut tenir sur Pierre Bergounioux, Pierre Senges ou Pierre Michon.

- 41 Créer les conditions de cette ouverture ne va pas de soi, en particulier parce que le travail d'évaluation et de canonisation assoit le prestige des universitaires au sein du monde des lettres. Le spécialiste qui a contribué à rendre incontournable l'œuvre de tel ou tel écrivain en tire une reconnaissance importante, proportionnelle à celle qu'on attribue à l'artiste. Et on ne peut lui en vouloir de se méfier d'une démocratisation qui hypothéquerait cette estime ; il l'estimera d'ailleurs d'autant moins justifiée qu'elle s'émanciperait de la tradition bien particulière dans laquelle il a été formé.

Le monde concret

- 42 Cet élargissement du domaine des lettres à un ensemble d'auteurs plus vaste et interrogés à partir de perspectives plus diversifiées est urgent. Il a fallu trop longtemps pour que la littérature de la francophonie trouve une place dans les universités et il reste regrettable que ces ensembles de textes – car la Suisse, la Belgique ou le Canada ne produisent pas les mêmes œuvres que les Caraïbes, le Maghreb ou l'Afrique subsaharienne – ne soient pas croisés plus fréquemment entre eux et avec la production hexagonale.
- 43 En ce qui concerne la littérature contemporaine en particulier, l'on souhaiterait un décloisonnement plus radical. Aucun lecteur – aucun écrivain non plus – ne se cantonne plus à la littérature produite dans son propre pays, et la France s'est ouverte très largement à des œuvres écrites dans d'autres langues qu'elle rend disponibles à travers d'excellentes traductions. On ne peut dès lors que déplorer que les universités continuent à fonctionner en privilégiant de manière aussi exclusive le critère national ou linguistique. Il conviendrait de s'en écarter au moins pour considérer de manière synoptique les littératures écrites dans les principales langues européennes, qui sont en échange constant. Le travail de mise en contexte n'a plus aucune raison d'être réservé à une quelconque « littérature comparée » dont la définition est non seulement extrêmement académique mais dont le modèle remonte à une époque d'états-nations qui n'a plus grand rapport avec la réalité européenne de ce début de ^{xxi}^e siècle. Aujourd'hui que le lecteur est cosmopolite, l'université a tout à gagner à faire preuve d'une ouverture semblable. Il serait regrettable que les menaces qui pèsent aujourd'hui sur nos sociétés du fait du terrorisme remettent d'actualité un nationalisme agressif, comme la France en a connu à d'autres époques, y compris sous couvert d'un universalisme républicain censé propager l'héritage des Lumières.
- 44 Une curiosité pour le monde qui nous entoure est indispensable et un des effets regrettables de nos études de lettres c'est qu'à travers les programmes, les concours, la formation doctorale et les présupposés de la recherche, elles éloignent les étudiants du monde dans lequel ils vivent. Trop souvent ceux-ci sont poussés à croire que la littérature n'a rien à voir avec la vie réelle, mais qu'il s'agit d'une chose mystérieuse capable d'exister en vase clos, nourrie seulement par des mots qu'elle-même produit. L'on peut exprimer des réserves vis-à-vis des positions de Mario Vargas Llosa quand celui-ci estime que le divertissement a aujourd'hui pris le pas sur la vraie littérature – définie comme bien commun d'une élite intellectuelle européenne ayant existé jusqu'au milieu du ^{xx}^e – mais on doit le suivre quand il écrit :

[J]e crois fermement que, sans renoncer à divertir, la littérature doit plonger jusqu'au cou dans la vie de la rue, dans l'expérience commune, dans l'histoire en train de se faire, comme elle l'a fait dans ses meilleurs moments, parce que de la

sorte, sans arrogance, sans prétendre à l'omniscience, en assumant le risque de l'erreur, l'écrivain peut rendre service à ses contemporains et sauver son métier de la déliquescence à laquelle il semble parfois succomber⁶.

- 45 L'étude de la littérature aussi aurait besoin de renouer avec le monde concret, de resserrer des liens qu'elle entretenait naguère encore quand l'engagement n'était pas le gros mot qu'il est devenu, pour d'excellentes raisons d'ailleurs compte tenu des compromissions des intellectuels avec les divers totalitarismes. S'il est un regret que l'on peut exprimer quand on considère le profil des écrivains français d'aujourd'hui, c'est que la majorité d'entre eux n'ont guère vécu, au sens fort qu'implique ce mot et qui suppose un rapport au monde qui passe par la souffrance du corps et pas seulement par le plaisir des mots. Il suffit de considérer l'extraordinaire diversité des parcours des auteurs américains – nombreux sont ceux qui sont venus tard aux études ou ont exercé des travaux manuels – comparée aux biographies lisses des auteurs français. Une très grande part d'entre eux sont d'anciens étudiants en lettres et qui sont passés sans transition de leur dernier travail universitaire à leur premier roman.
- 46 Faute de s'être frottés au réel, ils observent trop fréquemment le monde à travers les livres dont ils partagent le sens avec les universitaires qui les leur ont enseignés. Or, le rapport au monde concret est fondamental : si c'est aujourd'hui l'œuvre de Claude Simon qui continue à focaliser l'intérêt alors même que c'était peut-être le nouveau romancier le plus mal aimé en France à son époque, c'est parce que son œuvre se nourrit à chaque page de la matérialité du monde, même quand elle ne repose pas sur l'expérience directe de l'auteur pendant la guerre. À côté de cela l'ingéniosité d'un Robbe-Grillet apparaît aujourd'hui d'un moindre poids, malgré sa dimension intellectuelle.
- 47 L'on rétorquera que la littérature française d'aujourd'hui fait une place plus importante au réel qu'à l'époque formaliste. Sans doute, mais les nouveaux romans historiques, les fictions biographiques ou l'autofiction que l'on mettra en avant pour soutenir cette présence renouvelée au monde doivent en réalité beaucoup aux livres et fort peu à l'expérience concrète : enquête et recherche documentaire constituent les maîtres mots. La situation de l'autofiction est différente dans la mesure où ce genre éminemment populaire de nos jours repose sur la mise en scène de la vie personnelle de l'écrivain. Toutefois, par le choix de ses sujets de prédilection – la relation amoureuse, ou sexuelle, selon les cas – et le discours privilégié – celui de la psychologie et de l'intime –, la part dévolue à l'analyse des sentiments y demeure infiniment plus importante que la part au monde sensible. Pour ne rien dire de la stylisation importante qui caractérise ce genre et le renvoie plus résolument encore vers le monde des livres.

Au-delà des livres : la vraie vie

- 48 Les universitaires des départements des lettres, enseignants et étudiants confondus, tireraient eux aussi profit d'un contact plus direct avec la réalité du monde. Il ne s'agit évidemment pas de suggérer ici qu'ils s'engagent pour un an à bord d'un chalutier pour participer à la pêche au gros dans l'Atlantique ou participent à une quelconque semaine de formation à la survie en milieu hostile comme certaines sociétés américaines en proposent à leurs cadres, mais que l'obtention d'un poste d'enseignant-chercheur soit conditionné à un séjour de six mois ou d'un an dans une université en dehors de la

France. Ceci afin d'obliger les futurs enseignants-chercheurs à sortir de leur zone de confort. Des universités non francophones et pas simplement étrangères afin que, au-delà des acquis individuels, la multiplication des expériences permette à la profession tout entière de mesurer simultanément la diversité des approches et le statut dévolu ailleurs à la littérature française.

- 49 Dans toutes les universités occidentales, les conversations entre jeunes chercheurs tournent autour de leur expérience à l'étranger : ce n'est pas le cas en France parmi les littéraires. Au contraire : on y voit les étudiants les plus prometteurs sélectionnés très (trop !) jeunes puis isolés dans les prépas d'où ils passent à l'École Normale supérieure, à moins qu'ils ne poursuivent leur parcours dans une grande université parisienne. Quoi qu'il en soit, l'agrégation sera le point culminant d'une formation qui, si elle a exceptionnellement bien formé un tout petit pourcentage d'étudiants à la littérature patrimoniale et aux outils conventionnels, n'a pu le faire qu'à un grand coût. Séparés de leur génération et n'ayant guère le temps de se consacrer à autre chose qu'à leurs études, la nouvelle élite littéraire est toute disposée à adhérer à la vision du monde de professeurs pour qui la réalité n'existe qu'à travers les livres.
- 50 Cette situation n'aurait rien d'inquiétant si elle se limitait à l'extrême frange supérieure des étudiants en lettres ; cependant, par l'influence qu'exercent dans un pays aussi centralisé que la France les anciens élèves des grandes écoles ou des universités parisiennes, cette vision se propage au plus grand nombre. D'autant plus facilement d'ailleurs qu'elle rejoint cette inclination très française à expliquer le monde à travers des idées générales, sans accorder nécessairement beaucoup d'attention aux fondements empiriques.
- 51 Des efforts ont été entrepris pour pallier cette situation, notamment à travers l'introduction de cours d'écriture créative dans certains cursus. Cette pratique, ancienne dans les universités américaines, invite les étudiants à rédiger dans une forme qui n'est pas celle de l'écriture critique ou scientifique. Parfois donnés par des auteurs, plus habituellement par des universitaires qui sont aussi écrivains, ces cours offrent aux étudiants l'occasion de s'exprimer dans un registre plus personnel. L'écriture créative a d'autres vertus encore, en particulier de rendre explicite la part d'évaluation que la lecture implique : habituellement un cours consiste en effet à lire la production des participants puis à pointer les forces et les faiblesses de chacun. Les textes sont jugés, avec bienveillance certes mais jugés quand même, et souvent les meilleurs se voient publiés sous une forme ou une autre. Or il s'agit là d'un exercice qu'on ne fait pas sur les œuvres du patrimoine, qui, étant canoniques, sont nécessairement admirables, ni même sur la littérature contemporaine, puisque les professeurs ne proposent à leurs étudiants que des œuvres qu'eux-mêmes jugent dignes d'intérêt, et sur lesquelles un jugement franchement négatif a peu de chances de pouvoir s'exprimer.
- 52 En ce qui concerne une meilleure prise en compte du monde qui nous environne, il n'est pas certain cependant que l'écriture créative aboutisse aux bénéfices qu'elle produit incontestablement en Amérique du Nord. La raison est à chercher dans le profil différent des étudiants : là où des jeunes américains reviennent souvent aux études après un passage par la vie professionnelle, et qu'il existe de nombreuses passerelles pour permettre aux défavorisés qui n'ont pas eu l'occasion de suivre un parcours universitaire d'y venir plus tard, le système français privilégie la continuité. Les jeunes étudiants – majoritairement des étudiantes – à qui l'on propose des cours d'écriture possèdent peu d'expérience du monde. Il leur est donc difficile de nourrir une écriture

d'un vécu qu'ils et elles ne possèdent pas. Au lieu d'un romanesque nourri d'un contact avec une réalité, au lieu d'histoires bien faites et ouvertes sur le monde que chacun appelle aujourd'hui de ses vœux, ce sont l'intime autobiographique, la virtuosité formelle, la mise en exergue d'un savoir littéraire qui s'exprimeront une fois de plus, portés par ce beau langage, survalorisé en France.

- 53 Pour atteindre pleinement leur but, les cours d'écriture créative pourraient s'accompagner d'une immersion dans le monde, un stage de deux mois dans des abattoirs industriels, d'un voyage en autostop en Grèce, d'un emploi de femme de ménage dans un hôpital ou d'une traversée des Alpes le long d'un GR, peu importe du moment que l'on apprendrait à éprouver le monde au plus près. Aux États-Unis certains historiens de renom n'hésitent pas à demander à leurs étudiants à rejouer les combats des guerres hoplitiques revêtus et armés exactement comme l'étaient les soldats de la Grèce antique. L'intention est non seulement d'évaluer la véridicité des auteurs anciens, mais encore de rendre les futurs historiens conscients des contraintes physiques qu'impliquait cet équipement de trente kilos.
- 54 On n'imagine pas l'université française se livrer à pareilles expériences, et ce n'est sans doute pas son rôle. Il reste que les universités ont trop tendance à penser le monde à leur image. Afin de corriger cette tendance, l'on souhaiterait que l'enseignement des lettres prenne davantage en compte le monde physique, tel qu'il nous est livré par les sens. Marcel Proust a rendu à notre discipline un très mauvais service quand il a écrit que « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature⁷ ». Plus exactement, ce sont les littéraires eux-mêmes qui, pensant défendre et grandir leur discipline en mettant en exergue cette phrase, se sont pris eux-mêmes au piège d'une chambre tapissée de liège et dans laquelle ils risquent aujourd'hui d'étouffer.
- 55 De quoi parlerait la littérature si elle ne parlait pas du monde qui nous entoure, de la manière dont nous pouvons l'habiter, le partager avec d'autres ? En France, les lecteurs professionnels, tournés en priorité vers des enjeux formels et esthétisants, acceptent trop facilement qu'une littérature qui raconte des histoires fortes, qui fait voyager et rend l'épaisseur de la vie est une littérature d'évasion, et qu'à ce titre elle ne mérite pas l'attention. Mais il suffit de relire Virginia Woolf pour être obligé de reconnaître qu'il n'en est rien :
- N'y a-t-il pas une fenêtre ouverte dans la bibliothèque, à droite ? Qu'il est délicieux de s'arrêter de lire et de regarder dehors ! Comme la scène est stimulante dans son innocence, sa gratuité, son perpétuel mouvement... les poulains qui galopent autour du champ, la femme qui emplit son seau au puits, l'âne qui rejette la tête en arrière et pousse son long et âcre gémissement. Ce que contient une bibliothèque n'est, en grande partie, que le rappel de ces moments fugaces de la vie des hommes, des femmes, et des ânes⁸.
- 56 Mario Vargas Llosa suggérerait de plonger au cœur de la vie urbaine contemporaine, le tableau que la grande romancière britannique évoque est plus bucolique, mais leurs invitations se rejoignent sur l'essentiel. Ce que *L'art du roman* nous enseigne en effet, c'est que la littérature n'est pas une fuite *loin de la réalité* mais au contraire un moyen de s'évader *vers la réalité*. Une réalité, nous apprend une littérature qui prend aujourd'hui pleinement conscience de sa responsabilité envers la planète, qui ne s'arrête pas à celles des hommes.

NOTES

1. Danielle Sallenave, *Le don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, p. 39.
 2. Martha C., Nussbaum, *Not For Profit: Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton, P.U.P., 2010, p. 2.
 3. Danielle Sallenave, *Nous, on n'aime pas lire*, Paris, Gallimard, 2009, p. 153.
 4. Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre : la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 2016, p. 275.
 5. Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007.
 6. Mario Vargas Llosa, *La Civilisation du spectacle*, trad. A. Bensoussan, Paris, Gallimard, 2015 [2012], p. 2017.
 7. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, J.-Y. Tadié éd., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, t. IV, p. 474.
 8. Virginia Woolf, *L'Art du roman*, R. Celli trad., Paris, Seuil, coll. « Points », 1979, p. 174, 175.
-

RÉSUMÉS

Peu de pays autres que la France peuvent se targuer d'accorder une place aussi importante à la culture, et à la littérature en particulier. Pour autant, le monde des lettres ne jouit plus aujourd'hui de la légitimité dont il disposait encore il y a peu. Comme il serait désastreux, de céder à la tentation du déclinisme nous interrogerons ici les positions qui permettraient à l'étude de la littérature de retrouver une audience plus large. Nous voudrions plaider pour un renouveau qui emprunte d'autres voies que la mise en avant des supposés vertus « citoyennes », exprimée par des auteurs aussi auteurs différents que Sallenave, Nussbaum ou Merlin-Kajman. L'on s'arrêtera donc à une série d'ouvertures qui demandent de revoir le rôle de l'universitaire, la place des méthodes et la délimitation des corpus. Nous souhaitons en particulier rompre une lance pour une approche qui fasse à l'expérience du monde concret une place plus importante dans l'univers académique.

Few countries are as interested in culture and literature as France. Today, the dominant position of literature is nevertheless challenged as it was never before. We will examine the opportunities that lay ahead for a change of paradigm that could enable literary departments to regain a prestige that was somewhat lost in the last decades. We won't be following the tracks of the supposed "political" virtues of literature, as studied by authors as Sallenave, Nussbaum or Merlin-Kajman. We'd rather turn toward a number of opportunities linked to the place of literary specialists within the academy, the place devoted to methods and the delimitation of the corpus. Most of all we'll argue in favour of an experience related approach.

INDEX

Mots-clés : enseignement de lettres, littérature contemporaine, place des lettres dans l'université, canonisation, la littérature et la « vraie » vie

Keywords : Literary studies, contemporary literature, literary studies in de academic world, canonisation process, literature and « real » life

AUTEUR

PIERRE SCHOENTJES

Pierre Schoentjes est professeur à l'Université de Gand, où il enseigne la littérature française. Spécialiste de l'ironie (*Poétique de l'ironie*, Seuil, 2001 ; *Silhouettes de l'ironie*, Droz, 2007) et de la représentation littéraire de la (Grande) guerre (*Fictions de la Grande Guerre*, Classiques Garnier, 2009, *La Grande Guerre : un siècle de fictions romanesques*, Droz, 2008 ; « J'ai tué » *Violence guerrière et fiction*, Droz, 2010), il interroge la littérature des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles dans une perspective européenne. S'intéressant de près à la littérature de l'extrême contemporain il a lancé, en collaboration avec une équipe internationale, une publication électronique : la *Revue critique de fiction française contemporaine*. Ses derniers travaux portent sur l'écopoétique : *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (Wildproject, 2015) a obtenu le prix Vossaert 2016 de l'Académie (Belgique) qui couronne un essai de caractère littéraire. Il est par ailleurs membre du conseil scientifique de l'Université de Gand et préside la commission Sciences Humaines et Sociales 3 du FNRS.